

LA LÉGENDE DE LA TERRE

Lorsque le Créateur eut ébauché l'espace,
Le grand espace morne aux champs illimités,
Il prit sur son épaule une lourde besace
Où l'on oyait un bruit confus d'astres heurtés.

Et plongeant dans le sac ses mains miraculeuses,
Comme un semeur pensif, à pas lents et pareils,
Il parcourut l'éther aux plaines fabuleuses,
Ensemencant le vide énorme de soleils.

Il en jeta, jeta, par monceaux fantastiques,
Par monceaux lumineux, par monceaux effrayants ;
Et les sillons du ciel fumèrent, extatiques,
Sous les pas du Semeur aux gestes flamboyants.

Il en jeta, jeta, de sa dextre éperdue,
Largement, en tous lieux, par grands jets bien rythmés ;
Et les étoiles d'or fuirent dans l'étendue
Comme un essaim bruyants d'insectes enflammés.

"Allez ! allez ! disait le grand Semeur de mondes ;
Allez, astres ! germez dans les steppes des cieus !
Peuplez les champs d'azur de vos fleuraisons blondes !
Allez, chantants ! allez, charmés ! allez, choyeux !

"Allez, houle de feu, dans la nuit misérable !
Et faites-y la joie ! et faites-y le jour !
Et lancez jusqu'au fond de l'incommensurable
Des jets vertigineux de lumière et d'amour !

"Et que tout sur vos flancs brille, exulte, prospère
Et que tout soit content, soit heureux, soit béni,
Et chante à jamais : "Gloire au Créateur, au Père,
Au Semeur de soleils qui peuple l'infini !"

Et les astres alors partirent, lourds de vie,
Tourbillonnant aux pieds du Créateur serein,
Comme en un désert plat que Juillet torréfie
Des grains de sable obscur aux pieds d'un pèlerin.

Et tous brillaient, et tous chantaient, et, sans entravés,
Gravitant sur leur axe inébranlable et sûr,
Avec leurs milliards de voix fières et graves,
Poussaient un hosanna monstrueux dans l'azur !

Et tout était bonheur, justice, beauté, force !
Et chaque astre entendait ses être radieux
Couvrir de chants d'amour sa maternelle écorce
Et tous bénir la Vie ! Et tous bénir les Cieus !

Or, quand il eut vidé sa besace d'étoiles,
Quand de globes de feu tout le noir fut jonché,
Le Semeur vit, au fond du sac, entre deux toiles,
Un tout petit morceau de soleil ébréché.

Et, distrait, sans savoir quelle sphère inconnue
Tournoyait incomplète en l'espace vermeil,
Le Créateur, d'un souffle, envoya dans la nue
Rouler cette parcelle infime de soleil.

Puis, montant tout là-haut, sur son trône écarlate,
Par dessus le brouillard des mondes qu'il jeta,
Comme un grand roi doré dont l'œil fier se dilate
En oyant bruire au loin son peuple, il écouta.

Il entendit l'immense alleluia des choses !
Il entendit des chœurs de globes florissants
Entonner éperdus des chants d'apothéoses
En lui noyant les pieds de nuages d'encens !

Il vit l'éternité palpitante d'extases,
Il vit, dans une intense et profonde clameur,
L'orgue de l'univers hennir d'ardentes phrases
Pour fêter à jamais le triomphal Semeur !

Mais, soudain, il pâlit. De cette mer astrale,
Une plainte montait sourdement vers les cieus,
Montait, enflait, croissait, dominant de son râle
Toute l'ovation du firmament joyeux.

C'était l'atôme obscur de la sphère ébréchée !

C'étaient les êtres vils restés sur ce débris,
Pleurant l'Etoile-Mère incessamment cherchée
Et toujours introuvable en ce coin de ciel gris !

Et la plainte disait : "Anathème ! Anathème !
Nous sommes les errants que le malheur conduit,
Le douloureux troupeau des vivants au front blême
Créés pour la lumière et jetés dans la nuit !

"Nous sommes les bannis, la cohorte exilée,
Les seuls êtres ayant des larmes dans les yeux,
Et si l'eau de la mer sur ce globe est salée,
C'est peut-être des pleurs versées par nos aïeux !

"Anathème ! Anathème au semeur de lumière !
A Celui que le vaste univers applaudit !
S'il ne vient pas nous rendre à l'Etoile première,
Qu'il soit maudit, partout maudit, sans fin maudit !"

Alors Dieu se dressa sur son trône écarlate,
Et, tendre, ému, pleurant comme nous, il baissa
Ses deux bras lumineux sur l'immensité plate,
Et, de toute sa voix de tonnerre, il lança :

"Parcelle de Soleil qui te nommes la Terre,
Larves qui gémissiez sur elle : Humanité,
Chantez ! je vous fais don de la Mort salutaire
Qui vous ramènera dans l'Astre de clarté !"

Et c'est pourquoi, superbe, insensible aux désastres,
Le Poète, créé pour les étoiles d'or,
Dédaigneux de la terre, a les yeux sur les astres,
Vers lesquels il prendra bientôt son large essor.

JEAN RAMEAU.

HYGIENE PRATIQUE

LE PANARIS.

Il est une inflammation à laquelle les ouvriers et les gens du peuple sont principalement exposés et qui entraîne souvent à sa suite les mutilations les plus fâcheuses : c'est le panaris des doigts.

Bien différent des autres inflammations extérieures, par la nature des parties qu'il affecte, le panaris ne veut point qu'on attente pour l'ouvrir l'époque de la "maturité." Si l'on diffère jusqu'à ce que du pus soit formé, et que l'on applique des relâchants sur le doigt malade, la douleur, dépendante de la pression mécanique des nerfs et de l'obstacle qu'apporte au gonflement inflammatoire la structure dense et serrée des doigts, la douleur, dis-je, va toujours en croissant et se prolonge le long des cordons nerveux. L'enflure s'étend à la paume de la main ; l'avant-bras, le bras, l'aisselle elle-même y participent bientôt ; d'énormes suppurations en sont la suite. La gangrène enfin peut s'établir, s'étendre avec l'inflammation, et faire périr les malades.

Dans les cas moins graves, après plusieurs jours d'insomnie, de fièvre et de douleurs intolérables, que les chirurgiens ont coutume de désigner par le terme barbare de douleurs "pertébrantes," le pus se forme, la peau se déchire, et dans le fond de l'abcès, on voit les tendons des doigts s'exfolier, se détruire et se détacher par lambeaux, de manière que la partie reste désormais raide et sans mouvement, fléchie, si c'est le tendons extenseur qui a été détruit, étendue, si c'est celui des fléchisseurs.

Il faut attaquer le panaris aussitôt qu'il se déclare, l'étouffer s'il se peut dès son origine, et lorsqu'on échoue dans cette tentative, faire avorter l'inflammation déjà développée, par l'incision du doigt gonflé. Il ne sort que du sang ; mais ce moyen perturbateur empêche la suppuration de s'établir, de mettre les tendons à découvert, dénudation qui serait inévitablement suivie de leur destruction, et par conséquent de l'immobilité de la partie.

RECETTES FAMILIÈRES

METHODE POUR DONNER AUX BUSTES ET AUX STATUES EN PLÂTRE L'APPARENCE DU MARBRE.

Ce procédé consiste à saturer le plâtre avec du sulfate d'alumine (alun). La dissolution s'opère de la manière suivante :

On mélange dans trois pintes d'eau une livre et quart d'alun, et on chauffe le tout jusqu'à ce que l'alun soit dissous. On plonge le buste ou l'objet en plâtre parfaitement sec dans le liquide où on le laisse de 15 à 30 minutes, puis on le laisse égoutter ; quand